

A N N A L E S
BRETAGNE
PAYS DE L'OUEST

Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

110-2 | 2003

Varia

Un lieu saint et ses représentations : le Yaudet

Georges Provost



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1428>

DOI : 10.4000/abpo.1428

ISBN : 978-2-7535-1490-4

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2003

Pagination : 209-228

ISBN : 978-2-86847-874-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Georges Provost, « Un lieu saint et ses représentations : le Yaudet », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-2 | 2003, mis en ligne le 20 juillet 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1428> ; DOI : 10.4000/abpo.1428

Un lieu saint et ses représentations : le Yaudet

Georges PROVOST

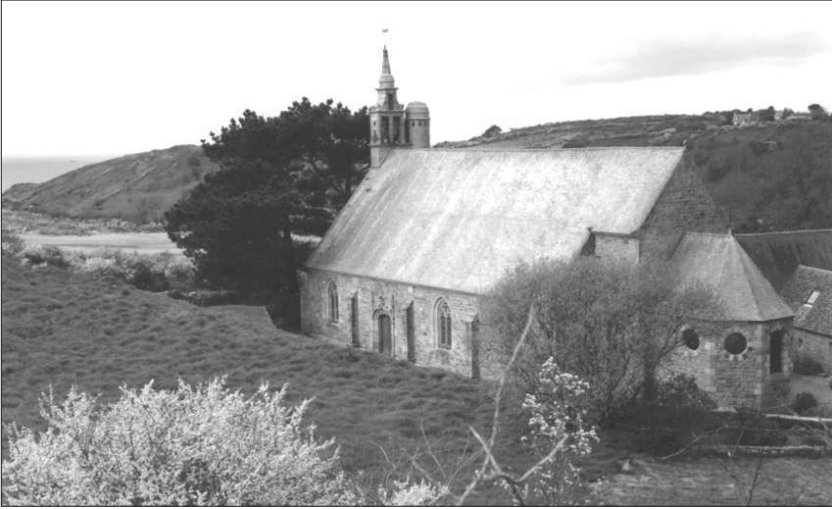
Maître de conférences en histoire moderne
CRHISCO – Université Rennes 2

Lieu saint, espace et représentations¹ : du mont Dol à Locronan en passant par tant d'autres sites moins notoires, la Bretagne n'offre que l'embaras du choix à qui souhaite réfléchir à l'articulation de ces trois termes. Pourquoi s'intéresser ici au Yaudet, ce village côtier situé sur la commune trégorroise de Ploulec'h (Côtes-d'Armor) à huit kilomètres à l'ouest de Lannion ? Ceux qui s'y sont rendus gardent le souvenir d'un site remarquable au triple point de vue de la nature, de l'archéologie et des pratiques religieuses (Figure 1). Le Yaudet est, en premier lieu, un promontoire granitique défendant l'entrée dans l'estuaire du Léguer. C'est aussi un « site majeur de l'archéologie armoricaine » (Patrick Galliou), où se lisent les traces d'une forteresse et d'une agglomération importante entre les deux premiers siècles avant notre ère et le haut Moyen Âge. Les fouilles archéologiques, systématisées ces dernières années², ont révélé un ensemble de fortifications échelonnées de l'âge du fer au Bas-Empire, qui font de ce site un modèle d'« éperon barré armoricain », défendu sur trois de ses côtés par des falaises très escarpées et, côté terrestre, par une solide muraille. Outre cette fonction militaire, le Yaudet a vu se développer, à l'époque romaine, une agglomération qui était sans doute dotée de fonctions administratives sur la région alentour. Cette cité n'en a pas moins connu un déclin spectaculaire à partir du haut Moyen Âge : l'urbanisation s'est déplacée vers Lannion ou Tréguier et le site n'a plus été occupé que par une modeste communauté d'agriculteurs et de pêcheurs. De son riche passé, seule la toponymie garde le souvenir : Coz-Gueaudet ou Coz-Yaudet en breton, « Vieille Cité » en français ou *Vetus Civitas* en latin rappellent la ville antique. Si le lieu demeure fréquenté par les habitants de la région, ce n'est plus qu'au titre du pèleri-

1. Bernard Merdrignac a bien voulu faire de ce texte une lecture critique. Qu'il en soit très vivement remercié.

2. GALLIOU, Patrick, CUNLIFFE, Barry, « Le Yaudet, un site majeur de l'archéologie armoricaine », *Armen*, n° 82, janvier 1997, p. 16-25. Voir aussi GALLIOU, Patrick, « Le Yaudet et le Trégor à l'époque romaine », *Association bretonne*, t. 109, 2000, p. 273-283.

**Figure 1 – Ploulec'h, chapelle Notre-Dame du Yaudet
(cl. Musée de Bretagne)**



nage à la Vierge couchée qui s'est fixé, à une date impossible à déterminer, dans la chapelle située à l'intérieur de l'*oppidum*, au carrefour des anciennes rues : malgré la reconstruction de cette chapelle en 1859-1861³, ce pèlerinage lui-même offre un profil historique très nettement déclinant, une fois passé un apogée que l'on peut situer au ^{xvii}e siècle⁴.

Envisagé pour son pèlerinage et replacé dans la géographie sacrée de la Bretagne moderne ou contemporaine, le Yaudet constitue un cas fortement atypique : alors que la plupart des sanctuaires bas-bretons sont bien pourvus en archives – comptes, donations testamentaires, procès-verbaux de miracles, etc. – et présentent aujourd'hui encore des traces monumentales très parlantes, le Yaudet se révèle très pauvre en sources de ce type, surtout à l'époque moderne. Le site offre pourtant une réelle richesse documentaire, mais d'une tout autre nature : des discours, des textes, des images mentales, bref ce qu'il est convenu aujourd'hui de qualifier de « représentations », sédimentées du ^{xvii}e siècle jusqu'à nos jours. Sans entrer pour l'instant dans les détails, procédons à un rapide inventaire de ce que le Yaudet a pu être, au fil des âges, pour les uns ou les autres : la porte d'entrée du christianisme dans la région, grâce à la prédication d'un disciple de Joseph d'Arimathie ; un siège épiscopal antérieur à Tréguier ; un temple d'Isis ou de Cybèle ; un lieu de culte druidique ; une cité engloutie comme

3. MEIRION-JONES, Gwyn, JONES, Michael, « L'église du Yaudet et la Vierge couchée », *Association bretonne*, t. 109, 2000, p. 285-300.

4. Sur le détail de cette évolution, je me permets de renvoyer à mon article « Du site antique au pèlerinage moderne (1600-1950) : un relais problématique », à paraître dans l'édition du premier volume des fouilles du Yaudet sous la direction de Patrick Galliou et Barry Cunliffe.

la ville d'Ys ; un haut-lieu des chevaliers de la Table ronde⁵. Ajoutons, pour suggérer l'actualisation toujours possible de ces images, que l'auteur de ces lignes a eu également l'occasion d'entendre évoquer le village d'Astérix, qu'on imagine il est vrai fort bien sur le promontoire du Yaudet, résistant encore et toujours à l'envahisseur...

Ce sont ces discours, voire ces mémoires, que le présent article tentera d'observer. Il s'attachera plus exactement à certaines d'entre elles, celles qui paraissent les plus influentes entre ^{xvii}e et ^{xx}e siècle ; non pas, on s'en doute, pour évaluer leur degré de pertinence historique mais plutôt pour envisager leur mode de constitution, de diffusion et peut-être surtout de succession. Quatre étapes chronologiques baliseront ainsi notre parcours, entre passé et présent, réalité et représentations.

xvii^e-début xviii^e siècle : la mémoire d'une évangélisation originelle

Lorsque nous prenons en considération le dossier, dans le courant du ^{xvii}e siècle, la seule perception du Yaudet qui soit accessible est celle des clercs. Elle forme alors une construction imposante, jouissant des cautions les plus officielles. Résumons-la en quelques mots : le Yaudet est le berceau des origines chrétiennes de la Bretagne. Quelques années après la mort du Christ, Drennalus, un disciple de Joseph d'Arimathie, vint convertir au christianisme les habitants du Yaudet. La place devint bientôt le siège de l'évêché de Lexobie, Drennalus étant le premier d'une longue lignée de 72 évêques qui s'achève à la destruction de la ville par les Danois : le siège épiscopal est alors transféré dans le monastère fondé antérieurement par saint Tugdual à Tréguier. Tel est le récit que rapportent le propre et le bréviaire de Tréguier, fidèlement repris en 1637 par le dominicain Albert Le Grand dans sa *Vie des saints de la Bretagne armorique*⁶. Cette tradition prétend s'appuyer sur des preuves multiples : sources hagiographiques telles que la troisième vie de saint Tugdual, qui parle de Lexobie ; références savantes telles que les historiens Pierre Le Baud (1505) et Bertrand d'Argentré (1582) qui établissent l'importance de la ville romaine et, par contrecoup, son rôle dans l'organisation de l'Église bretonne des origines. Et pour l'homme du ^{xvii}e siècle, ces cautions savantes sont en quelque sorte corroborées par un constat de fait : de mémoire d'homme, le territoire du Yaudet constitue une métairie noble relevant directement du fief de l'évêque de Tréguier. Les archives le confirment, depuis le ^{xiii}e siècle au

5. « Ce fut devant la prairie de Cybèle, devant le seuil de son sanctuaire, que Bohor de Gannes [...] un des compagnons de la Table Ronde, venant de quitter le château de Kerduel et son seigneur Arthur, dut se livrer contre son frère Lionel à un furieux combat, aux incidents multiples, qui devaient coûter la vie à un vieux prêtre et au vaillant Calogrenant... » (article de Tristan d'Arden, paru dans *Ouest-France* en mai 1950, Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 24 J 8, fonds René Couffon).

6. ALBERT LE GRAND, « Catalogue chronologique & historique des évêques de Tréguier », *La vie, gestes, morts et miracles des saints de la Bretagne armorique*, Nantes, 1637, p. 662-668.

moins : c'est en 1267 qu'apparaît la mention des droits de l'évêque sur la « Vieille Cité⁷ ».

Que cette construction relève entièrement du mythe, on le sait fort bien depuis La Borderie au milieu du XIX^e siècle. Récemment, Hubert Guillotel a même pu préciser quelles ont pu être l'origine et la fonction de ce mythe : il en attribue l'invention à l'évêque Martin de Tréguier, à la fin du onzième siècle, soucieux d'affirmer l'antiquité de son diocèse pour le protéger des exigences de ses voisins de Saint-Pol-de-Léon et de Dol⁸. Le mythe pourtant nous importe, car il a dominé pendant fort longtemps les représentations du Yaudet. Il nous semble même que ce discours de clercs et d'érudits a pu nourrir une réelle mémoire, assez largement partagée, à partir du XVII^e siècle en tout cas. Trois constats nous semblent, de ce point de vue, significatifs. Le premier est un aveu de 1707, rendu à l'évêque de Tréguier, qui juge bon de préciser que le Yaudet est « l'emplacement et appartenances de la ville dexobie où jadis étoit le siège épiscopal de Tréguier » : une telle formule n'est sans doute pas anodine dans un document où ce type de précision érudit ne s'imposait pas. D'autant que cette référence à la mémoire épiscopale du Yaudet ne se trouve pas que sous la plume des notaires : on la retrouve exprimée dans le chant populaire, plus exactement celui des pèlerins et des dévots du site. En 1734, un chantre de la paroisse de Pleumeur-Gautier, à l'extrémité orientale du Trégor, recopie ainsi dans son recueil manuscrit de cantiques⁹ les 43 couplets d'une *gwerz* (complainte) relatant, sur la foi d'Albert le Grand, toute l'histoire de Drennalus et de ses successeurs. Et le copiste donne à l'ensemble un titre évocateur : « *Cantic spirituel d'an Ithro Varia ar Gosjeaudet, quenta ilis groit dezi er vro-man* » (Cantique spirituel à Notre-Dame du Coz-Yaudet, première église à lui avoir été érigée dans ce pays). Comment s'étonner alors que cette « mémoire » épiscopale resurgisse spontanément lorsque le chantier de reconstruction de la chapelle du Yaudet, dans les années 1859-1861, met au jour des sépultures ? Pour les habitants du village, qui le rapportent à François-Marie Luzel de passage en 1863¹⁰, les ossements exhumés ne peuvent être que les restes des évêques.

Il est donc patent que le discours des origines chrétiennes a imprégné jusqu'à la conscience des habitants et des pèlerins du Yaudet, grâce sans doute au cantique et à la prédication. Il est également très probable qu'une

7. « Transaction entre le duc Jean le Roux et Alain, évêque de Tréguer, touchant les Reguaires & la Regalle de cette Eglise », Dom MORICE, *Preuves*, t. 1, col. 1005-1006.

8. GUILLOTEL, Hubert, « Le dossier hagiographique de l'érection du siège de Tréguier », *Bretagne et pays celtiques. Langue, histoire, civilisation. Mélanges offerts à la mémoire de Léon Fleuriot*, Saint-Brieuc/Rennes, Skol/PUR, 1992, p. 213-226.

9. BM Brest, ms 49. Ce cantique est également connu par des imprimés du XVIII^e siècle (Dastum, catalogue Ollivier 251A) et du XIX^e siècle.

10. LUZEL, François-Marie, « En Basse-Bretagne. Impressions et notes de voyage », *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. 9, mars 1866, p. 219 (texte repris dans LUZEL, François-Marie, *Notes de voyage en Basse-Bretagne, du Trégor aux îles d'Ouessant et de Bréhat*, éd. par MORVAN, Françoise, Rennes, PUR/Terre de Brume, 1997, p. 63-70).

telle imprégnation est le fruit d'un processus de cristallisation qui s'est accéléré dans les années centrales du XVII^e siècle. L'époque est, on le sait, marquée en Trégor par les vigoureux efforts de deux personnalités militantes de la Réforme catholique : Balthazar Grangier, évêque de Tréguier, et Julien Maunoir, missionnaire jésuite appelé par le premier à venir convertir ses diocésains aux nouvelles normes tridentines. Il est tout à fait remarquable, dans notre perspective, que le P. Maunoir ait décidé de commencer précisément son action en Trégor par une grande mission au Yaudet (1657). Sans doute ce choix répondait-il d'abord à une raison tout simplement pratique : Maunoir s'est d'abord tourné vers un territoire relevant du domaine épiscopal, où il pouvait se présenter comme l'envoyé de l'évêque sur ses propres terres, sans se heurter à l'hostilité – toujours prévisible à l'heure où la Réforme catholique est loin d'avoir partie gagnée – de tel ou tel recteur ou seigneur local. Dans ses écrits¹¹, le P. Maunoir justifie son choix par une autre raison pratique, elle-même très plausible lorsque l'on connaît ses qualités de stratège : le fait que le pèlerinage du Yaudet draine une énorme population de pèlerins se succédant durant tout le mois de mai. Maunoir ne fait, dans ses écrits, aucune allusion au passé religieux du site mais il est évident qu'il en était informé et que celui-ci servait trop bien ses desseins pour qu'il n'en ait pas tiré parti : de la même manière que l'évangélisation ancienne de la région s'était faite au Yaudet, ne venait-il pas lui-même sur les lieux, tel un nouveau Drennalus, raviver l'œuvre primitive défigurée par les âges ? La mémoire des lieux plaide en tout cas en faveur d'un tel enchaînement, où « l'évangélisation » tridentine se surimpose à celle des origines. Dans les aveux rendus à l'évêque de Tréguier au XVIII^e siècle par l'une des familles propriétaires du village – les Adelin – la référence au P. Maunoir voisine avec celle de Lexobie : les documents mentionnent en effet la « chaire du P. Maunoir », qui n'est autre que le chaos rocheux situé au point culminant du promontoire, d'où Maunoir se serait adressé aux foules « afin que le prédicateur fust entendu des costes maritimes et des montagnes prochaines¹² ». Pour cette famille Adelin que l'on devine très marquée par le courant dévot – l'un de ses membres fonde en 1718 la confrérie du Rosaire au Yaudet et érige une seconde fontaine sacrée – il est manifeste qu'une chaîne mystique court, de Lexobie au P. Maunoir en passant par saint Tugdual. La mémoire des origines chrétiennes du Yaudet a donc été ravivée parce qu'elle trouvait une pertinence particulière dans le contexte des missions jésuites. On peut penser que cette conjoncture d'exception a joué un rôle dans sa diffusion populaire, que l'on découvre bien vivante aux deux siècles suivants.

La fin du XVIII^e siècle : une mémoire pré-chrétienne

Dans le temps même où le cantique du Yaudet accrédite la mémoire « dévote » du lieu, un autre discours affleure pourtant, sous une plume à

11. Il s'agit de la « Vie de M. de Trémaria » (disciple de Maunoir), dont une copie manuscrite partielle est conservée aux Arch. dép. Finistère (1 E 1239).

12. *Ibid.*

nouveau ecclésiastique. Celui-ci naît apparemment d'une remise en cause érudite de la présentation traditionnelle du Yaudet comme premier évêché trégorrois. L'expression ouverte de cette contestation ne revient point aux Mauristes dom Lobineau ou dom Morice, même si ces derniers la suggèrent implicitement en gardant le silence le plus prudent sur la question. Il faut attendre les années 1770 pour qu'un chanoine de Dol, Déric¹³, la mette radicalement en doute dans son *Histoire ecclésiastique de Bretagne*. Dans l'introduction du premier volume, paru en 1777, il rejette non seulement la « fable » de Lexobie mais même l'éventualité d'une ville romaine au Yaudet, au motif qu'il n'en resterait aucun vestige visible. Ce faisant, Déric s'attire une correspondance d'un prêtre qui ne signe que de ses initiales Y. K/¹⁴ et se qualifie seulement de prêtre « trécorois » (donc originaire de la ville de Tréguier). Celui-ci répond point par point aux arguments de Déric dans trois lettres datées des 1^{er} août, 15 octobre et 20 novembre 1778¹⁵. Ces trois lettres entendent prouver à Déric qu'il s'est trompé et que le Yaudet est bien, comme on le répète depuis des siècles, une ville romaine qui ne peut être que Lexobie. La lettre pourrait bien n'être que la réaction blessée d'un Trégorrois piqué dans son patriotisme. En réalité, elle s'avère très intéressante, moins par ses conclusions – très attendues – que par la nouveauté de son argumentation. D'une part, notre prêtre érudit s'est rendu sur place et a pu constater la présence de vestiges manifestement romains : portions de remparts, de briques et de mortier, sans parler des traces d'une voie. En ces débuts de l'archéologie bretonne, il réagit ainsi en antiquaire, tel un modeste continuateur local de la démarche inaugurée quelques décennies plus tôt par dom Lobineau ou par le président de Robien¹⁶. L'archéologue recourt aussi abondamment à l'étymologie bretonne, avec la conviction – volontiers partagée par les celtomanes du temps – qu'elle livre des clés de l'histoire des origines. Il tire aussi argument de certaines pratiques locales, dont il est le premier à parler : une fontaine vénérée où l'on plonge le vêtement d'un enfant, une redevance féodale due par les vassaux d'un seigneur du lieu. Il fait également grand cas de certaines particularités du pèlerinage, à commencer par son calendrier particulier puisque celui-ci se concentre non pas sur un jour comme les pardons de la région, mais s'étale

13. Sur le personnage, voir la notice établie par CHARLES, Olivier, « *Les nobles dignités, chanoines et chapitres* » de Bretagne. *Chanoines et chapitres cathédraux de Bretagne au siècle des Lumières*, thèse, université de Rennes 2, 2002, t. 4 p. 767-768 ; DUINE, François, « L'abbé Déric », *L'Hermine*, t. 24, 1905-1906, p. 265-272 et t. 25, 1905-1906, p. 5-9, 60-68.

14. soit Y. Ker... Il ne m'a pas été possible d'identifier ce prêtre, qui réside alors à Morlaix.

15. Une copie de ces trois lettres est conservée dans le fonds La Borderie aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine (1 F 1037). Elles ont fait l'objet d'une publication par LA BORDERIE, Arthur de, « Le Yaudet en 1778 », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1882, 1^{er} semestre, p. 181-200.

16. AUBERT, Gauthier, *Le Président de Robien, gentilhomme et savant dans la Bretagne des Lumières*, Rennes, PUR, 2001 ; plus précisément, « À propos des débuts de l'archéologie en Bretagne (Corseul, Erquy et quelques autres lieux) », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. 80, 2002, p. 459-482.

sur tout le mois de mai. Il analyse enfin d'un œil neuf les réjouissances profanes des pèlerins, et notamment de la jeunesse. Dans les années 1650, le P. Maunoir avait déjà été scandalisé par les joyeuses « processions » du Yaudet durant les nuits de mai : les jeunes gens faisaient faire le tour de la chapelle à des jeunes filles qu'ils portaient sous les aisselles, en leur offrant des bouquets de fleurs agrémentées de « chansons mondaines ». Il y voyait un désordre, fruit de l'action présente du Démon dans le monde. Plus d'un siècle après, le prêtre trécorois de 1778 en donne une tout autre explication : la clé de ces pratiques profanes est à chercher dans le passé antique du lieu, qui imprime encore sa marque sur les contemporains :

« Permettez-moi, Monsieur l'abbé, quelques idées ultérieures sur la coutume annuelle où sont toutes les familles du canton, à deux ou trois lieues à la ronde, de se rendre durant le mois de mai au Yaudet par dévotion et par partie de plaisir : car fidèles imitateurs de leurs pères, les anciens Gaulois, les bas Bretons savent allier l'une et l'autre fin dans leurs assemblées. Le pèlerinage ne vaut rien si le Yaudet n'est visité durant le mois de mai. N'est-ce point là positivement l'assemblée du Champ de Mai, la plus solennelle des anciens Celtes, assemblée de religion et de réjouissance dont parle savamment Simon Pelloutier¹⁷ ? »

L'interprétation est à replacer dans un cadre plus global : la mise en évidence de l'antiquité gauloise de la Bretagne, par-delà la romanité qui servait alors de référence, ici comme ailleurs. Comme l'a récemment démontré Joseph Rio, la Bretagne cultive jusqu'à la Renaissance, sinon au-delà, le mythe des origines troyennes – via Brutus – et fait même de Conan Mériadec l'envoyé de l'empereur Maxime¹⁸. Ensuite, et surtout au XVIII^e siècle, l'antiquité gauloise tend à devenir la clé explicative de la langue, des mégalithes et de certaines pratiques jugées superstitieuses : ainsi les pardons et pèlerinages sont-ils volontiers lus comme l'héritage des assemblées gauloises. L'érudit trécorois exprime ici, pour la première fois, une lecture pré-chrétienne des pardons que Cambry reprendra dans les dernières années du XVIII^e siècle¹⁹ et qui deviendra bientôt un lieu commun.

Le nouveau discours sur le Yaudet révèle ainsi les déplacements en cours dans la seconde moitié du XVIII^e siècle dans la perception de l'Antiquité et des origines bretonnes. Mais l'élément le plus intéressant réside peut-être dans le fait que notre prêtre tire également argument, pour la première fois à notre connaissance, de ce qui lui paraît être une singularité du pèlerinage : la Vierge couchée qui surmonte le maître-autel (Figure 2).

« Un de mes amis prétend que la statue de la Vierge, placée au maître-autel de la chapelle du Yaudet, pourroit être une effigie d'Isis. La sainte y est repré-

17. LA BORDERIE, Arthur de, art. cit. (souligné dans le texte).

18. RIO, Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 2000.

19. « Ne retrouvez-vous pas dans ces pratiques les superstitions des âges les plus reculés, le culte des eaux, l'ancien usage des Gaulois qui consacraient dans leurs fontaines l'or saisi chez leurs ennemis, l'or de Toulouse, etc. ? » (CAMBRY, Jacques, *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, éd. par GUILLOU-BEUZIT, Dany, Quimper, 1999, p. 47).

Figure 2 – Ploulec'h, chapelle Notre-Dame du Yaudet, maître-autel, seconde moitié du ^{xvii}e siècle (?) (cl. R. Binet – Musée de Bretagne)



sentée couchée dans sa longueur, allaitant l'enfant Jésus, et toutes les marques caractéristiques d'une nourrice sont à découvert. Or (reprend-il), Isis ou la terre étoit ordinairement représentée sous la figure d'une femme en couche et d'une nourrice donnant la mamelle à son enfant. Cette statue aura été ensevelie lors de la destruction de la ville ou, si l'on veut, au renversement des idoles lorsque le cristianisme devint la religion dominante. Deterré depuis, soit quand on a construit la chapelle actuellement subsistante, soit en d'autres fouilles, ce simulacre a paru une statue de la Vierge parfaitement conservée : et comme en Basse-Bretagne il n'y en a point de plus respectables que celles qu'on trouve en terre, elle est en si grande vénération qu'on a, suivant le Propre trécorois, érigé quelques autres églises sous l'invocation de Notre-Dame du Yaudet. »

Voilà le grand argument lâché : la Vierge couchée, dont nul ne semblait s'être préoccupé jusqu'alors, devient une déesse-mère christianisée. Notre auteur ne va pas jusqu'à l'identifier à une divinité gauloise – comme on peut le faire dès le ^{xvii}e siècle de la Vierge noire de Chartres²⁰ – mais il en reste à un modèle gréco-romain d'origine orientale, Isis ou Cybèle. En somme, pour mieux prouver la réalité de la ville romaine du Yaudet – et implicitement sa primeur dans la pénétration du christianisme – Y. K/ est conduit à surenchérir : influencé sans nul doute par ses lectures et par les échos qu'il

20. ROUILLARD, Sébastien, *Parthénie ou l'histoire de la très auguste et très dévote église de Chartres, dédiée par les vieux druides en l'honneur de la Vierge qui enfanteroit*, Paris, 1609 (cité par CASSAGNES-BROUQUET, Sophie, *Vièrges noires*, Rodez, 2000, p. 130-132).

peut avoir des débats contemporains, il en appelle à une antiquité gauloise et donc à un Yaudet pré-chrétien qui survivrait en filigrane derrière la Vierge vénérée par les pèlerins. Il procède ainsi à une nouvelle lecture du site. On se gardera d'opposer cette lecture païenne à la mémoire antérieure, chrétienne et épiscopale : le prêtre ne formule cette nouvelle version que pour voler au secours de l'ancienne désormais contestée. Dès l'origine, les deux discours sont plus enchaînés que rivaux. L'hypothèse d'un sanctuaire païen fait en tout cas son chemin, comme en témoigne une autre lettre relative au Yaudet, datée cette fois de 1838 : le folkloriste Jean-Marie de Penguern²¹, qui reconnaît « marcher sur les traces de M. Le Brigant », développe également une interprétation « gauloise » du Yaudet, « une de ces villes de la confédération vénétique dont César nous a donné la description ». Celle-ci est surtout fondée sur des arguments de toponymie bretonne mais elle ne méconnaît pas la statue du maître-autel :

« Quant à la statue dont vous me parlez, Monsieur, j'ai bien quelques souvenirs confus d'en avoir entendu dire quelque chose au Yaudet même, mais il y a fort longtemps depuis, et à cette époque je n'y prêtais pas grande attention – à moins que ce ne soit la Vierge de la chapelle actuelle – on la dit une Vénus, elle est en bois résiné. J'ai le projet d'aller passer quelques jours sur les lieux avant la fin de l'été. »

Bien qu'imprécisément formulée, l'hypothèse soulevée à la fin du XVIII^e siècle a donc connu une certaine diffusion, au moins dans les échanges épistolaires d'une poignée d'antiquaires. On peut se poser la question de savoir si elle a réellement alimenté une nouvelle mémoire.

La seconde moitié du XIX^e siècle : des mémoires disqualifiées

Après un premier XIX^e siècle fort peu loquace sur le sujet, et dominé localement par la question du rachat de la chapelle vendue comme bien national²², les années 1850 voient la disqualification de la double mémoire distinguée jusqu'ici. En premier lieu, la mémoire « épiscopale » s'effondre face aux exigences nouvelles de la critique historique, particulièrement sur une question qui touche à un débat très actuel à la fin du XIX^e siècle, celui de l'origine des diocèses. On en connaît le contexte : les différents diocèses de France cherchent à exalter leurs origines chrétiennes, celles que leur prêtent des traditions plus ou moins légendaires faisant référence à une évangélisation remontant plus ou moins directement aux apôtres. La querelle oppose donc les tenants de la tradition et tous ceux qui estiment que cette dernière ne peut tenir face aux acquis de la recherche historique. En Bretagne, et singulièrement en Trégor, le Yaudet ne peut être indifférent à ce débat puisque des traditions anciennes le présentent justement

21 BRIAND, Yves, « Jean-Marie de Penguern et le Yeodet », *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 1969, p. 99-101.

22. Comme en témoigne la présentation de la chapelle du Yaudet par l'avocat briochin HABASQUE, François, *Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques sur le littoral du département des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, 1832-36, t. I p. 30.

comme un site d'évangélisation quasi-apostolique. L'exaltation des origines des diocèses et le débat sur leur apostolicité sont-ils susceptibles de redonner une légitimité au Yaudet après les remises en causes de la fin du XVIII^e siècle ? Si d'aucuns l'ont espéré, ce fut en vain. Deux raisons majeures permettent de le comprendre. La première est d'ordre général en Bretagne, comme l'a exposé Jean-Yves Guimar²³ : elle tient au fait que les diocèses bretons, Rennes et Nantes exceptés, ont privilégié leurs origines celtiques, à travers les saints évangélisateurs venus d'outre-Manche dont le culte connut une relance spectaculaire, sous l'impulsion notamment d'historiens tels Arthur de La Borderie. Le Yaudet ne pouvait que rester à la marge du mouvement puisque le site renvoyait potentiellement à une christianisation pré-bretonne. La seconde raison de cette mise à l'écart est tout simplement la fragilité des traditions d'évangélisation apostolique au Yaudet. Le même La Borderie ne les avait-il pas définitivement mises en pièces en 1853 dans une lettre très argumentée au journal *Le Lannionnais* ?

« Qu'il faille rejeter comme une fable indigne de créance tout le catalogue des prétendus évêques lexobiens depuis Drennalus jusqu'à saint Tugdual, c'est ce qui n'est pas douteux le moins du monde²⁴. »

En réalité, La Borderie admet évidemment l'existence de la ville romaine, et même qu'elle ait pu être résidence épiscopale, mais à une date tardive : du temps de saint Tugdual et de ses premiers successeurs, soit à une époque où Tréguier existait déjà. Pour lui, le Yaudet n'était donc, au mieux, qu'une sorte de résidence secondaire... Ce faisant, La Borderie minore considérablement l'importance symbolique du site, avec d'autant plus d'efficacité qu'il ne paraît pas rencontrer de réelle contradiction : il est remarquable que même les tenants des origines apostoliques de l'Église bretonne ne font du Yaudet qu'un usage extrêmement limité. Le plus connu d'entre eux, dom Plaine, s'appuie sur les cas de Nantes, Vannes et Rennes ; s'il évoque bien les traditions du Coz-Yaudet, c'est au simple titre de « donnée traditionnelle » qui n'est visiblement pas utilisable dans le débat²⁵. Ainsi se trouve apparemment disqualifiée la mémoire épiscopale. La geste fondatrice de la chrétienté trégorroise s'enracine à Tréguier, et non ailleurs : Tréguier qui s'honore, outre saint Tugdual, d'une autre figure éminemment symbolique, saint Yves, dont le tombeau reconstitué en 1890 voit converger dans un même élan les fastes de l'Église diocésaine, la ferveur populaire et l'érudition de La Borderie. Face à une telle union sacrée, comment le Yaudet ne sombrerait-il pas dans l'oubli relatif d'un pèlerinage de second ordre ? Les auteurs du temps le présentent désormais comme un sanctuaire de marins de la région de Lannion...

23. GUIOMAR, Jean-Yves, *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle*, Rennes, 1987.

24. LA BORDERIE, Arthur de, *Notes sur les origines du diocèse de Tréguier [sic] et l'importance ancienne du Coz-Yaudet*, Lannion, 1853, p. 4. Il s'agit de l'édition, sous forme de brochure séparée, de cet article.

25. DOM PLAINE, « L'apostolat de saint Clair et les origines chrétiennes de l'Armorique », *Association bretonne*, session de Quintin, 1880, p. 119-157.

Si le Yaudet ne peut plus offrir grand chose à l'histoire diocésaine, on s'étonnera peut-être davantage qu'il en aille de même pour la collecte des folkloristes. On les aurait pourtant volontiers attendus sur la voie ouverte à la fin du XVIII^e siècle par l'interprétation gauloise ou celtique. Or, ce n'est pas le cas : François-Marie Luzel vient au Yaudet au cours de l'été 1863 avec pour mission de collecter légendes et traditions. Du lieu, il attend beaucoup, et sa déception est à la mesure de ses espoirs : pour lui qui ne s'intéresse pas aux vestiges romains, le site s'avère d'une affligeante stérilité. Les paysans et les pêcheurs qu'il interroge ne savent rien sinon rappeler les évêques de façon très imprécise, en invoquant une mémoire qui ne doit rien au fond des âges (« Ma mère a cela à la maison sur un papier ! »...) quant ils n'évoquent pas, de façon tout aussi vague, la légende de la ville d'Ys. Luzel ne s'attarde pas : il quitte les lieux sans même s'intéresser à la Vierge couchée. À dire vrai, ce désintérêt paraît alors assez général : les rares auteurs à l'évoquer alors ne vont pas au-delà du constat de « fantaisie artistique » ou du parallèle entre la Vierge alitée dans son retable et les paysans bretons dans leurs lits-clos. L'idée lancée à la fin du XVIII^e siècle d'une possible origine gauloise ou païenne semble sans écho.

On conclura donc sans mal à un XIX^e siècle négatif pour les deux mémoires distinguées jusqu'ici : la première se trouve disqualifiée sans que la seconde soit pour autant alimentée. Une telle remise en question n'est sans doute pas indifférente au déclin parallèle du pèlerinage du Yaudet, grand oublié des couronnements de statues de la fin du XIX^e siècle : la faveur honore la Vierge noire de Guingamp (1857), Notre-Dame d'Espérance à Saint-Brieuc (1865), Notre-Dame de Kernitron à Lanmeur (1909), plus tard Notre-Dame de la Clarté à Perros-Guirec (1946)... mais pas le Yaudet qui s'enfonce dans l'oubli malgré la reconstruction de la chapelle en 1859-1861. Autre signe révélateur, le pèlerinage ne parvient même pas à stimuler la plume d'un chanoine historien comme il s'en trouve tant au tournant du XX^e siècle²⁶.

Le premier XX^e siècle : comment reconstruire un discours ?

On pourrait imaginer que le XX^e siècle se désintéresse totalement du champ dévasté des représentations anciennes, définitivement ravalées au rang de pieuses légendes ou d'illusions celtomanes. C'est sans compter sur la capacité étonnante du site du Yaudet à stimuler l'intérêt, sinon l'imaginaire ; sans compter aussi sur l'évolution des lieux et des esprits, qui crée de nouvelles « demandes de sens », pour prendre une expression aujourd'hui en vogue. L'essor touristique et les mutations de la fréquentation du site, les renouvellements du discours identitaire autour de la foi et de la Bretagne, les tentations toujours plus vigoureuses de l'ésotérisme jouent

26. Guillotin de Corson fait bien une place au Yaudet (« Notre-Dame du Coz-Yaudet, ses origines et son pardon », GUILLOTIN DE CORSON, Amédée, *Récits de Bretagne*, Rennes, 1889, t. 1 p. 211-223) mais il se limite à un rapide propos historique et descriptif (« un bien joli pardon »!), où il recopie d'ailleurs en partie un texte antérieur de Luzel.

ici de façon évidente. Ajoutons aussi les suggestions, toujours envisageables, de la recherche savante : le Yaudet voit à partir de 1935 les premiers efforts de prospection archéologique, ce qui pose la question de l'audience de ce nouveau discours et de sa capacité à nourrir la mémoire du lieu. Tout ceci permet de rendre compte des permanences, voire des renouvellements, du discours sur le Yaudet.

Parmi les éléments qui continuent sur leur erre, la mémoire « épiscopale » présente une assez belle résistance, d'autant que l'historiographie actuelle ne rejette plus aussi catégoriquement que ne le faisait La Borderie l'existence possible d'un évêché éphémère au Yaudet²⁷. On pourra tout de même s'étonner que perdure fort loin dans le xx^e siècle²⁸ la belle légende des origines apostoliques. En 1918, une brochure destinée aux pèlerins, non signée mais pourvue de l'imprimatur d'un vicaire général²⁹, reprend encore intégralement le récit traditionnel sur Lexobie, Drennalus, etc. Plus tard encore, le prédicateur du pardon du 1^{er} mai 1939 – M. Gonidec, recteur de Trédrez – explique à ses auditeurs que non seulement le premier oratoire du Yaudet a été érigé par Joseph d'Arimathie mais qu'il a été le quatrième oratoire du monde à avoir été érigé en l'honneur de la Vierge après le Mont-Carmel, Tripoli en Asie Mineure et Notre-Dame del Pilar à Saragosse ! Ainsi se renouvellent, jusque dans la chaire de vérité, des traditions intellectuellement intenable depuis plus d'un siècle... même si le recteur de Ploulec'h, qui relate le propos dans son bulletin paroissial, laisse percer son scepticisme quant aux assertions de son confrère³⁰ !

Les doutes de l'abbé Le Clec'h, recteur de Ploulec'h depuis 1934, méritent l'attention. Ils sont ceux d'un homme qui tente sincèrement de doter d'une histoire cohérente ce pèlerinage dont il a la charge pastorale et qu'il rêve, après d'autres, de relancer. En 1956, quelques mois avant de se retirer de sa charge, il publie une monographie³¹ tout à fait précieuse en ce qu'elle témoigne d'un effort de synthèse des différents éléments disponibles sur le site : certains sont traditionnels, d'autres plus nouveaux. Les mots du titre en sont soigneusement pesés : « Le Yaudet, place-forte armoricaine et antique centre religieux. » En parlant de « place-forte armoricaine », le recteur tient compte les progrès de la connaissance archéologique du Yaudet : les fouilles entreprises en 1935³² et prolongées dans les

27 FLEURIOT, Léon, « Une civitas éphémère : le Coz-Yaudet », *Annales de Bretagne*, t. 61, 1954, p. 328-336.

28. Une prospection sur Internet s'avère de ce point de vue particulièrement éclairante.

29. *Notre-Dame du Yaudet*, Saint-Brieuc, 1918 (Cette date est celle de l'imprimatur du cantique, p. 34, mais elle peut convenir à l'ensemble de la brochure).

30. « Je ne veux pas approfondir les données de la science scripturaire pour me rendre compte personnellement de la vérité de ces assertions » (*Mouez Itron-Varia ar Goz-Yeoded*, n° 184, 7 mai 1939 – Arch. dép. Côtes-d'Armor, bulletins paroissiaux, Ploulec'h).

31. LE CLEC'H, Louis, *Le Yaudet, place-forte armoricaine et antique centre religieux*, Chatelaudren, 1956.

32 SAVIDAN, Jean, « Fouilles pratiquées au Yaudet en Ploulec'h le 23 novembre 1935 et jours suivants », *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 67, 1935, p. 287-295 ; MAZERES, R., « Les sépultures du Coz-Yaudet », *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 68, 1936, p. 215-221.

années 1950 par Léon Fleuriot ont révélé l'existence d'une forteresse à la fois proto-historique et romaine, deux strates que vise sans doute à fédérer l'adjectif d'« armoricain ». En revanche, le recteur risque aussi l'idée d'un « antique centre religieux ». Sur ce point, l'archéologie récente ne peut lui être d'aucun secours puisqu'elle n'a révélé l'existence d'aucun temple et même d'aucun indice de nature religieuse. Il puise donc à des sources qui sont d'un tout autre ordre, en focalisant strictement l'attention sur la Vierge couchée et ses origines possibles : non plus Isis ou Cybèle mais la *Virgo paritura* des druides, soit un culte celtique dont il suppose la présence dans la citadelle gauloise puis romaine, et que les premiers chrétiens auraient naturellement christianisé en lui substituant la Vierge Marie. En proposant cette interprétation en 1956, le recteur est sans doute redevable à des schémas comparables développés dans les années qui ont immédiatement précédé : on pense au livre d'Émile Saillens qui propose en 1945 d'assimiler systématiquement les Vierges noires à des cultes celtiques christianisés³³. La filiation est d'autant plus probable qu'entre les Vierges noires d'É. Saillens et Notre-Dame du Yaudet un relais breton existe : il s'agit d'un article de Charles Chassé, paru cette même année 1945 dans les *Annales de Bretagne*, sur « le culte breton de sainte Anne et la vénération des Vierges Noires³⁴ ». L'auteur transpose la démonstration d'É. Saillens au culte breton de la mère de la Vierge, à l'issue d'une démonstration dont la fragilité laisse aujourd'hui rêveur mais qui fait de sainte Anne la christianisation d'une divinité celtique. Pour le recteur Le Clec'h, la parenté ne peut être qu'évidente : de la même manière que l'ampleur du culte des Vierges noires auvergnates ou des pèlerinages à sainte Anne en Bretagne s'enracine dans une origine pré-chrétienne, l'antiquité païenne de la Vierge du Yaudet justifie, pour le passé et peut-être pour le futur, une très grande célébrité : et il n'hésite pas à en trouver les preuves dans les nombreuses figurations de Vierges couchées qu'il ne manque pas de recenser, en Bretagne et ailleurs. Ne sont-elles pas toutes d'évidents satellites de la Vierge du Yaudet, qui ne peut être que leur aînée étant donné l'antiquité du site (Coz-Yaudet), justement confirmée et renforcée par l'archéologie récente ? La boucle est ainsi bouclée et le recteur de Ploulec'h peut bien faire son deuil de Lexobie et de Drennalus : il a trouvé au site une nouvelle légitimité, celle d'avoir donné le jour à une dévotion originale et renommée, greffée sur les cultes druidiques.

Souligner les faiblesses scientifiques de cette interprétation nous importe moins ici que de constater comment le souci apologétique conduit le recteur de Ploulec'h à combiner ancien et nouveau, mémoire chrétienne et païenne, archéologie scientifique et extrapolations de travaux érudits peu fiables. Et constatons que l'abbé Le Clec'h a réuni là les éléments d'une synthèse qui imprègne jusqu'à nos jours – et pas toujours au mode condi-

33. SAILLENS, Émile, *Nos Vierges noires. Leurs origines*, Paris, 1945.

34. CHASSE, Charles, « Le culte breton de sainte Anne et la vénération des Vierges noires », *Annales de Bretagne*, t. 52, 1945, p. 60-67.

tionnel – la plupart des guides touristiques et la présentation donnée à lire au visiteur de la chapelle :

« Les Celtes font du Yaudet une place-forte (*oppidum*) que les Romains développent. Sous l'occupation, deux religions s'affrontent : celle des habitants, enseignée par les druides (ils attendent la Vierge qui doit enfanter); celle des occupants (le paganisme). Voulant plaire aux habitants, quand les Romains édifièrent un temple, ils choisirent parmi leurs dieux la déesse Cybèle, déesse de la terre et mère des Dieux. Ils la représentèrent couchée, allaitant un petit enfant. Plus tard, les chrétiens émigrants venant de la Bretagne insulaire apportèrent la foi chrétienne et ils exploitèrent les représentations de la déesse couchée, Cybèle, pour introduire le culte de la Vierge Marie, mère de Jésus³⁵. »

On aura relevé, au passage, la référence tenace à la déesse orientale, qui offre sans doute à l'imagination une prise plus évocatrice que les cultes druidiques. En 1953, le collecteur et érudit vannetais Yves Le Diberder pouvait encore affirmer que « s'il ne remonte pas à Isis, [le] culte du Yaudet [...] serait incompréhensible³⁶ ». L'Orient demeure donc présent à l'horizon des représentations mentales du Yaudet. Le plus étonnant est même qu'il revienne en force dans les années qui suivent... même s'il s'agit d'un autre Orient – byzantin – et aussi d'un autre temps historique.

Quand l'Orient revient...

L'idée se diffuse en effet, à partir du début des années 1950, que le Yaudet doit sa spécificité à une influence orientale remontant au très haut Moyen Âge. Nul ne paraissait y avoir songé jusqu'alors : René Couffon pouvait en 1938 publier un article sur « les influences orientales en Bretagne » sans faire référence au Yaudet ni même au thème de la Vierge couchée. Vingt ans après, sans doute ne les aurait-il pas ignorés, en raison de l'influence exercée dans l'intervalle par deux scientifiques de premier plan : Louis Réau, qui achève en 1959 sa monumentale *Iconographie de l'art chrétien*³⁷, et, beaucoup plus directement, l'orientaliste Louis Massignou³⁸. On sait que ce dernier, très lié au Trégor, se passionna dans les années 1950 pour le pèlerinage des Sept-Saints de Vieux-Marché au point d'y susciter la célébration, à partir de 1954, d'un pardon islamo-chrétien. Il avait en effet acquis la certitude que le dolmen et la chapelle du Stiffel en Vieux-Marché avaient accueilli un culte venu d'Orient : celui des Sept Dormants d'Éphèse,

35. Panonceau « d'après le livre de l'abbé Le Clec'h » apposé à l'entrée de la chapelle du Yaudet (relevé en mai 2003).

36. LE DIBERDER, Yves, « Le culte d'Isis en Bretagne », *Bulletin de la société polymathique du Morbihan*, 1953-1954, p. 69-70.

37. Sur Louis Réau, voir la notice qui lui est consacrée dans BARRAL I ALTET, Xavier (dir.), *Dictionnaire critique d'iconographie occidentale*, Rennes, PUR, 2003, p. 720-722.

38. Sur Louis Massignou et la Bretagne, voir la notice qui lui est consacrée dans LAGREE, Michel (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine. La Bretagne*, Paris/Rennes, Beauchesne/Institut culturel de Bretagne, 1990, p. 304-305.

commun au christianisme et à l'islam. Sa démonstration, détaillée dans une étude nourrie publiée en 1955³⁹, se fondait sur deux gages d'antiquité : le dolmen sur lequel est établi la chapelle et l'évocation précise du culte des Sept Dormants dans un ancien cantique du pèlerinage de Vieux-Marché. Tout en convenant que ce cantique était fort récent – du XVIII^e siècle sans doute – Louis Massignon estimait qu'il rapportait un « stéréotype » beaucoup plus ancien. Et de conclure que ce culte oriental n'avait pu être introduit que très anciennement, à une date qu'il jugeait antérieure au VI^e siècle. La présence d'une influence orientale à aussi haute époque ne pouvait évidemment se comprendre sans y mêler le Yaudet : d'abord parce que la « vieille cité » devait être alors le grand port de la région, que Massignon disait être « en relations maritimes avec l'Orient de 470 à 856 de notre ère » ; ensuite parce que le Yaudet lui-même confirmait l'existence d'une influence orientale par sa Vierge couchée, type iconographique dont Louis Réau venait justement de démontrer combien il était caractéristique des Églises grecques...

De fil en aiguille, le Yaudet prenait ainsi une signification nouvelle : il devient la tête de pont d'une « route des cultes orientaux » reliant tout un ensemble de sites relevant plus ou moins de son « hinterland » (Louis Massignon). Il suffisait pour cela de relier tous les toponymes « Yaudet » et leurs dérivés, toutes les représentations connues de la Vierge en gésine, depuis le Yaudet de Ploulec'h jusqu'au Guiaudet de Lanrivain, en passant évidemment par Vieux-Marché. Cette thèse des influences orientales n'était pas sans force, d'autant qu'elle pouvait trouver confirmation dans la présence sur les rivages du nord du Trégor ou du Léon de deux tissus rapportés du Moyen Orient : l'étoile dite de saint Pol à l'île de Batz (VIII^e siècle) ou la chasuble dite de saint Yves à Louannec (XII^e siècle). Au même moment, une monnaie de bronze retrouvée à Plougrescant⁴⁰ s'avérait avoir été frappée à Antioche en 604-605 et alimentait encore le débat : l'histoire économique et sociale elle-même, dont on sait combien elle était alors intellectuellement en pointe, venait corroborer à sa manière la lecture « orientalisante » du Yaudet⁴¹. Des constats prudents de l'histoire universitaire⁴² aux emballements de certains érudits, on comprend que l'avatar oriental du Yaudet ait connu une certaine diffusion. Il continue aujourd'hui d'exercer une incontestable séduction sur tous ceux qui sont sensibles au thème

39. *Les Sept-Dormants d'Éphèse (Ahl-al-Khaf) en Islam et en Chrétienté. Recueil documentaire et iconographique*, Paris, 1955 ; « La crypte-dolmen des sept Dormants d'Éphèse au Stiffel (en Plouaret puis Vieux-Marché) », *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 86, 1957, p. 116-150.

40. LAFAURIE, Jean, « Trouvailles de monnaies des VI^e-VII^e siècles de l'empire d'Orient en Gaule mérovingienne », *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 1972, p. 206-209. Tous mes remerciements à Yves Coativy qui m'a fourni cette référence.

41. Je dois cette suggestion à André Chédeville qui, au cours du débat ayant suivi cette communication, m'a ouvert cette piste à laquelle je n'avais pas songé au départ.

42. Tel André Chédeville dans CHEDEVILLE, André, GUILLOT, Hubert, *La Bretagne des saints et des rois (V^e-X^e siècles)*, Rennes, 1984, p. 123.

Figure 3 – Lanrivain, chapelle Notre-Dame du Guiaudet, maître-autel, début du XVIII^e siècle (?) (cl. R. Binet – Musée de Bretagne)



Figure 4 – Plounez, chapelle Notre-Dame de Kergrist, maître-autel, XVIII^e siècle (?) (cl. R. Binet – Musée de Bretagne)



de l'œcuménisme et du dialogue inter-religieux ; sur tous ceux aussi qui vibrent à l'évocation des échanges culturels entre la Bretagne et le reste du monde⁴³.

Quelles que soient ses incertitudes et probablement ses fragilités⁴⁴, ce rapport à l'Orient a du moins le mérite d'attirer l'attention sur l'existence en Bretagne d'un ensemble original de représentations iconographiques de la Vierge en couches (Figures 3 et 4). L'inventaire proposé ici – qui pourra sans nul doute être précisé, notamment en ce qui concerne d'éventuelles œuvres disparues – recense treize représentations, dont onze subsistent aujourd'hui.

L'originalité d'un tel ensemble réside à tout le moins dans sa chronologie, puisque certaines représentations peuvent être aussi tardives que le XVIII^e siècle. Or, on sait que le type iconographique de la Vierge parturiente, fréquent dans l'art des Églises grecques, a disparu dans le christianisme occidental à partir du XIV^e siècle, quand s'est imposée en Occident la représentation de la Nativité sous la forme de la Vierge en adoration devant son enfant.

*Les Vierges parturientes en Bretagne : contribution à un inventaire*⁴⁵

Édifice	Implantation	Matériau	Datation
LE FOLGOET (29), basilique	Tympan du porche	Pierre (kersanton)	XV ^e siècle
LA MARTYRE (29), église paroissiale	Tympan du porche	Pierre (kersanton)	XV ^e siècle
MORLAIX (29), église Saint-Mathieu (anciennement N.-D.-du-Mur)	Volets de statue ouvrante	Bois (peinture)	XV ^e siècle
SAINT-HERNIN (29), Kerbreudeur	Calvaire	Pierre	1450
SAINT-JEAN-TROLIMON (29), chapelle de Tronoën	Calvaire	Granit	vers 1450
PLOUARET (22), église paroissiale	Œuvre disparue	?	Mt° 1455 ⁴⁶

43. Cf. par exemple la fonction conclusive assignée, au titre de « l'ouverture », au pardon de Vieux-Marché dans la plaquette *Patrimoine religieux en Bretagne* éditée par le Conseil régional de Bretagne (Rennes, 1996, p. 76).

44. On permettra au moderniste d'être avant tout frappé par l'allure extrêmement récente de la *gwerz* sur laquelle s'appuie Louis Massignon : lui-même convenait certes du caractère très tardif de sa forme linguistique mais il pensait pouvoir conclure du détail des premières strophes et de leur ton de « solennité naïve » à l'antiquité du « stéréotype ». J'avoue, pour avoir examiné quelques dizaines de cantiques de ce genre, ne pas bien voir ce qui différencie cette *gwerz* de tant d'autres célébrant un pèlerinage et relatant ses miracles : comment être sûr que le culte des Sept Dormants d'Éphèse à Vieux-Marché n'est pas simplement le fruit d'une « romanisation » récente de Sept-Saints autochtones – quels qu'ils soient – en ces temps où l'on cherchait à légitimer les cultes locaux en les faisant correspondre à des saints reconnus par l'Église romaine ? D'autant que l'examen de la chapelle actuelle et de ses statues, le dépouillement des archives qui la mentionnent laissent clairement apparaître une relance du pèlerinage au début du XVIII^e siècle.

45. Cet inventaire sommaire ne retient pas le site, habituellement cité, de Bulat-Pestivien, où le seul argument en faveur d'une Vierge couchée semble être d'ordre étymologique.

46 L'existence de cette statue est attestée par une enquête de 1455 relative à des droits de tombe dans l'église : « jouxte le pignon d'icelle chapelle par dedans icelle, avait une ymage de Nostre Dame en forme de gésine pourtoyé en bois et auprès quatre arches dudict ymage de Nostre Dame avait quatre ymages d'anges tenans chandeliers pour

LIMERZEL (56), chapelle du Temple	Retable du maître-autel	Pierre	xv ^e siècle
PLOUGUERNEVEL (22), église paroissiale	Statue isolée	Pierre (schiste)	xv ^e /xvi ^e siècles ?
LANDERNEAU (29), église Saint-Thomas	Statue isolée	Bois	xv ^e /xvi ^e siècles
LANDERNEAU (29), chapelle de la Fontaine Blanche	Œuvre disparue	Pierre (granit)	Mt° 1794 ⁴⁷
POULEC'H (22), chapelle Notre-Dame du Yaudet	Retable du maître-autel	Bois	fin xvii ^e siècle ?
LANRIVAIN (22), chapelle Notre-Dame du Guiaudet	Retable du maître-autel	Bois	début xviii ^e siècle ?
POUNEZ (22), chapelle Notre-Dame de Kergrist	Retable du maître-autel	Bois	xviii ^e siècle ?

L'inventaire dégage en premier lieu des Vierges parturientes du xv^e siècle, sculptées sur des calvaires, des tympanes, un autel ou le volet d'une Vierge ouvrante : il n'y a rien là que de presque normal à cette date où la représentation demeure assez courante en Occident. La vraie originalité réside sans doute davantage dans les Vierges couchées de bois, enchâssées dans des retables des xvii^e et xviii^e siècles, résolument décalées par rapport à l'évolution de l'art occidental. Il y aurait sans nul doute à réfléchir sur cette permanence : sur sa géographie d'abord, presque exclusivement bas-bretonne puisque la Haute-Bretagne ne compterait que la sculpture de Limerzel, qui est aussi l'une des plus anciennes ; sur son lien aussi avec la langue bretonne, puisque dans trois de ces sites au moins, la Vierge est invoquée sous le vocable du Guiaudet, qui évoque le verbe breton signifiant « accoucher » (*gwilloudiñ*)⁴⁸ ; sur sa signification enfin quant aux rythmes propres à l'histoire de Bretagne⁴⁹. On sait que dans cette région les productions culturelles – des œuvres d'art aux sensibilités religieuses – peuvent aussi bien accueillir très rapidement la nouveauté que cultiver l'ar-

mettre pillets de cire, et au dessus dudict ymage de Nostre Dame estoit la mazière peinte et avoit en peinture une ymage de Nostre Dame ayant un grand manteau qu'elle estoit de ses mains et sous ledict manteau avait personnages en peinture de ceux de Kermaëlec, armés des armes de Kermaëlec, etc. » (retranscription dans le dossier de pré-inventaire de la commune de Plouaret à la DRAC de Rennes).

47. Sculpture signalée par CAMBRY, Jacques, *op. cit.*, éd. par GUILLLOU-BEUZIT, Dany, p. 276 (et la note 87).

48. Ploulec'h, Lanrivain, Plouaret (la fontaine située à proximité de l'église), peut-être Plounez s'il faut en croire la plaque « Notre-Dame du Yaudet » posée sur l'autel et visible sur le cliché 4. Mais le lien n'est évidemment pas systématique : il existe des Vierges couchées sans référence au Guiaudet, et des Guiaudet sans Vierge couchée connue (ainsi en allait-il sans doute de la chapelle Notre-Dame du Guéodet à Quimper).

49. On signalera l'intérêt, pour affiner cette chronologie, du motif central peint sur l'antependium en trompe l'œil du maître-autel du Yaudet (fin xviii^e ou début xix^e siècle ?). Il s'agit d'une curieuse représentation où l'on distingue une femme alitée – sans nul doute la Vierge, mais sans son enfant – entourée de deux apôtres et recevant les derniers sacrements que lui administre un prêtre en étole et surplis, tenant en main un livre liturgique. On peut voir dans cette représentation hybride, qui hésite entre les deux thèmes classiques de la Mort de la Vierge et de la « bonne mort » du chrétien anonyme, le moyen de prolonger l'attachement au thème de la Vierge alitée, à une date tardive où il n'est plus concevable de la représenter allaitante ou « en gésine ».

50. Peut-on risquer la parenté avec un autre « archaïsme » de la sculpture religieuse bretonne, lui aussi d'origine orientale mais que la Basse-Bretagne a cultivé jusqu'au xix^e siècle :

chaïsme avec insolence⁵⁰. En toute hypothèse, les Vierges couchées bretonnes font surgir bien des problèmes intéressants, dès lors que l'on dépasse le seul cas du Yaudet où le dossier est décidément brouillé par trop d'interférences.

•

Trois remarques concluront ce parcours chronologique sur les « représentations » du Yaudet entre ^{xvii}e et ^{xx}e siècle. On soulignera en premier lieu la multiplicité et la complexité des discours qui s'y expriment (et encore a-t-on fait grâce au lecteur de quelques variantes annoncées en introduction). Cette complexité vient largement du fait que ces discours peuvent se fragmenter, perdre des éléments, se recomposer... en fonction des nécessités ou des suggestions du contexte plus global. On serait tenté d'en classer les éléments selon des critères simples (chrétien/païen, clérical/laïc, universitaire/érudit) mais l'examen du dossier défie ces cloisonnements : le recteur Le Clec'h veut prouver le chrétien par le païen, utilise des travaux d'érudits peu fiables mais aussi les données les plus récentes des archéologues. Aujourd'hui encore, la chapelle du Yaudet fait voisiner un panonceau reprenant la thèse de la christianisation d'une déesse-mère avec une exposition présentant le résultat des fouilles entreprises depuis 1991. Les deux discours paraissent étrangers l'un à l'autre : comment pourrait-il en être autrement dès lors que les fouilles récentes n'apportent rien – pour l'instant en tout cas – à la compréhension religieuse du site ? Constatons que la chapelle les abrite côte à côte et les propose à l'œil, critique ou non, des visiteurs. Au vu de cette complexité, des capacités de renouvellement des données traditionnelles, de leur enrichissement toujours possible par les suggestions du présent ou par le contact avec la recherche savante, le Yaudet n'a sans doute pas fini de se métamorphoser...

On peut, dans un second temps, s'interroger sur ce qui se dit derrière cette multiplicité de discours. D'abord une vérité première : un lieu saint a besoin de savoir d'où il vient et d'avoir une histoire, vraie ou fausse. Le constat prend sans doute une force particulière au Yaudet, tant est grand le décalage entre les questions que pose le site, l'imaginaire qu'il éveille, et le peu de réponses qu'il offre finalement. Nous ne sommes pas ici à Locronan où les pèlerins de la Troménie chrétienne reprennent un tracé païen jalonné de bêtes. Ici, aucun indice réel de continuité entre le site antique et le pèlerinage chrétien... autre que la superposition en un même lieu. N'est-ce pas avant tout ce décalage que vise à réduire, au long des siècles, la floraison des discours et des interprétations ? Une démarche comparée, confrontant le Yaudet à d'autres sites sédimentant des mémoires

la représentation du Crucifié « en gloire » sous la forme d'un Christ en robe, les pieds posés sur le globe du monde ?

51. Ce parallèle, signalé par Florian Mazel au cours du débat suivant cette communication, peut d'ores et déjà être esquissé grâce à la synthèse de Bernard Montagnes, « Le pèlerinage à Marie-Madeleine en Provence », dans FROESCHLE-CHOPARD, Marie-Hélène (dir.), *Itinéraires pèlerins de l'ancienne Provence*, Marseille, La Thune, 2002, p. 65-117.

différentes au long des âges – on pense par exemple à la Sainte-Beaume en Provence⁵¹ – serait sans doute d'un heureux secours à la démonstration.

Enfin, il est loisible de se demander si ces représentations du lieu ont été perçues de façon suffisamment large et collective pour mériter le terme de « mémoire ». Dans certains de leurs aspects, elles n'ont certainement agité qu'une infime minorité de clercs et d'érudits. Mais on peut être également frappé par deux concordances d'ensemble : le fait que l'apogée historique du pèlerinage du Yaudet, au ^{xvii}e siècle, correspond bien au moment où le site jouit d'une mémoire forte et incontestée, celle de l'évêché et de l'évangélisation originelle ; à l'inverse, la période ^{xviii}e-^{xx}e siècle, qui voit cette mémoire se fragmenter jusqu'à sombrer parfois dans le discrédit ou le farfelu, voit aussi le déclin évident du pèlerinage. Peut-on en conclure que l'histoire des représentations ici retracée n'est pas sans quelque rapport avec les réalités vécues par le plus grand nombre ?

RESUME

Cet article cherche à montrer comment a évolué, entre le début du ^{xvii}e siècle et la fin du ^{xx}e siècle, la perception mentale d'un site archéologique et religieux : le Yaudet en Ploulec'h (Côtes-d'Armor), forteresse proto-historique et romaine abandonnée à partir du Moyen Âge mais relayée par un pèlerinage à la Vierge. Au fil des siècles, le Yaudet a été tantôt présenté comme le premier foyer de l'évangélisation chrétienne de la Bretagne ; comme un lieu de culte païen christianisé ; comme le témoin des relations entre la Bretagne et l'Orient (antique ou byzantin)... Une analyse chronologique montre comment ces différents discours se forment, se renouvellent ou s'enchaînent, et en fonction de quels facteurs : nécessités idéologiques et religieuses, acquis de la connaissance historique (locale ou générale), inspirations diverses que suggèrent le contexte propre à chaque époque et la durable fascination qu'exerce le site.

ABSTRACT

This paper aims at showing how the mental perception of an archeological and religious site located in Le Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor, has changed between the early 17th century and nowadays. It used to be a protohistoric and roman fortress that fell into disuse in the Middle Ages and was then taken over by the clergy as a pilgrimage to the Virgin. Over the years Le Yaudet was sometimes considered as the first christian evangelizing area in Brittany or as a formerly pagan worship place that was to be later christianised. At other times, it was thought of as the testimony of the relationship between Brittany and the Middle East – either ancient or byzantine... A chronological analysis points out how these various conceptions took shape, how they were renewed or connected one to the other according to the following factors : ideological and religious necessities, historical knowledge both of local and general interest, diverse inspirations aroused by the background of each particular age and the lasting fascination produced by the place.